

« Les collines et les hautes plaines sablonneuses qui forment la surface de ces Landes seront toujours à l'avenir ce qu'elles ont vraisemblablement été de tous les temps depuis la retraite des eaux de la mer : de tristes déserts, des solitudes hideuses, des sables brûlants pendant l'été, des marais et des abîmes pendant l'hiver, un pays malsain en toute saison. »

Guillaume Desbiey, *Mémoire sur la meilleure manière de tirer parti des Landes de Bordeaux quant à la culture et à la population*, 1776

«... l'effet produit sur l'esprit des voyageurs parcourant les sables du golfe de Gascogne était une vive impression de tristesse et de découragement dans le présent, de lugubres pressentiments pour l'avenir. »

Dr. A. Lalesque, *Coup d'oeil rétrospectif sur les dunes mobiles du Golfe de Gascogne et sur leur immobilisation dans les temps anciens et modernes*, 1884.

« L'aspect intérieur des dunes... offre l'image du chaos et d'un inexprimable désordre sans que l'oeil puisse se reposer sur la plus légère trace de végétation : on pourrait voir alors des vagues gigantesques qui auraient été produites par un océan furieux »

Laval, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, *Mémoire sur les dunes du Golfe de Gascogne*, 1842

« ... le sable brillant vous éblouit, principalement quand Phébus répand ses rayons ou n'est environné d'aucun nuage qui l'obscurcit. On ne peut se guider par aucun objet remarquable, et d'ailleurs le moindre vent emporte le sable le plus fin et vous aveugle, à moins qu'il ne tombe de l'eau. Quelque chose d'assez singulier est la métamorphose de ces dunes les plus hautes en vallons et en montagnes... Le vent étant violent, il enlève le sable qui forme les montagnes et comble les valons, y élève même quelquefois des montagnes d'une hauteur extraordinaire, et où était la montagne, il

s'y forme un vallon, ce qui fait découvrir des maisons et des arbres de village qui ont été couverts par ces sables.»

Claude Masse, *Mémoire de 1732*

«Les sables qui ont couvert l'église... continuent de s'avancer vers le levant. Il y a des temps où cette église paraît à découvert mais de nouveaux sables que la mer dépose continuellement sur nos côtes et que l'impétuosité des vents accumule en montagnes la couvrent de nouveau...»

On ne voit maintenant qu'un pays aride, désert, un pays couvert de dunes situées dans le bourg même et d'où ressortent parfois les fondements de maisons et de moulins à vent.»

Abbé Baurein, *lettre*, 1786

«Les dunes restent assez rarement dans le même état: leur sommet s'élève ou s'abaisse, elles se réunissent ou se séparent; de nouveaux vallons se forment et d'autres se remplissent, et tous ces changements ou ce désordre sont l'effet des vents dont elles semblent le jouet... Cette immense surface, comparable à celle d'une mer en fureur dont les flots élevés seraient subitement fixés dans le port d'une tempête, n'offre aux yeux qu'une blancheur qui les blesse, une perspective monotone, un terrain montueux et nu, enfin un désert effrayant.»

Nicolas Brémontier, *Mémoire sur les dunes*, 1786.

«Un autre phénomène météorologique bien commun à La Teste est le dégagement des effluves marécageuses... Elevée d'un mètre environ dans les airs, cette couche vaporeuse y plane au-dessus de la terre et forme entre sa surface et le ciel un voile léger de quelques mètres d'épaisseur...»

L'arôme des marais est le seul principe qui constitue leur insalubrité. Quelque peu saisissable que soit cet arôme, quelque

impossible que soit son étude intrinsèque, nous connaissons néanmoins ses effets immédiats, qui sont de donner naissance aux fièvres intermittentes de tous les types. Ce genre d'affection est assez commun à La Teste, et leur retour périodique coïncide pleinement avec les saisons de l'année où l'arôme des marais a le plus d'activité.»

Dr. F.-A. Lalesque, *Topographie médicale de La Teste de Buch*, 1835

«Le havre d'Arcasson est situé du côté de l'ouest... Les côtes sont remplies de montagnes de sable dont plusieurs bancs avancent à deux lieues en mer le long du havre d'Arcasson... Il y a au bord du Bassin une chapelle dédiée à la Vierge à laquelle les mariniers ont beaucoup de dévotion.»

Mémoire du Sieur de Rostan, 13 novembre 1725.

«Là où il y a quinze ans il n'existait pas même une simple cabane de pêcheur, il s'est établi une ville dont l'importance s'accroît chaque année, qui pendant la saison des bains sert de rendez-vous à la population de Bordeaux et des départements voisins et qui, dans les dernières années, a reçu de nombreux visiteurs de Paris, d'Angleterre et d'Allemagne.»

Emile Pereire, *lettre*, 1855

«C'est une rue d'une lieue de long, bâtie en maisonnettes, les unes suisses, les autres chinoises, quelques unes grecques et deux édifices gothiques battant neufs aux extrémités... Nous sommes sur le bord de l'eau. Tout cela est d'hier. On a apporté tout ce qu'il faut, des églises gothiques, des cafés-concerts, des magasins de denrées coloniales... Ce n'est pas la mer mais un grand lac avec l'odeur de la mer et son profond gémissement.»

Louis Veuillot, *Historiettes et fantaisies*, 1860, séjour à Arcachon.

« C'est un délicieux chalet de style complexe, semi-arabe, semi-roman, frais et rose comme une villa vénitienne, confortable et spacieux comme un rez-de-chaussée du Louvre. La maison principale a les pieds dans l'eau, le toit dans les arbres, sa croisée mauresque au soleil et, sous cette fenêtre magnifiquement historiée, une prairie verte, fleurie comme un pâturage normand. »

F. Dubarreau, *Arcachon, la villa Pereire*, 1864.

« ... le chalet tout en bois, le chalet à pans de bois, chalet suisse, chalet basque à toit ravalé, le cottage anglais, la villa mauresque et la maison de plaisance parisienne, élégante, aérée, avec une toiture dégagée. Partout, la fantaisie architecturale abonde en mille détails. »

G. Cazaux, *Paysages d'Arcachon*, 1929.

« Les hommes se baignant dans les prés salés de La Teste, ou sur la côte du Bassin, jusqu'à un kilomètre au couchant de l'allée d'Arcachon, seront vêtus d'un pantalon long et ils se tiendront autant que possible éloignés des lieux où seront les dames. Ils devront se déshabiller et s'habiller dans les cabanes qui seront disposées pour cela sur la plage... Les dames, pour aller au bain et pour se baigner, devront être vêtues d'un grand peignoir tombant jusqu'aux talons... Il est défendu à tout baigneur et aux personnes de l'une ou l'autre sexe de proférer des paroles ou de faire des gestes indécents dans le bain ou sur la plage. »

Arrêté municipal, La Teste de Buch, 15 juillet 1847.

« Le malade se fait recouvrir tout le corps de cinq à six centimètres de sable brûlant, il reste ainsi exposé à l'ardeur du soleil autant que ses forces le lui permettent en ayant soin toutefois de

tenir sa tête à l'abri d'un parasol ou d'un berceau de feuillage ; et, lorsque son pouls bat avec violence, que sa figure est ruisselante et animée, qu'une sueur abondante s'échappe par tous ses pores, on l'enveloppe soigneusement dans une couverture de laine et on le met au lit. »

O. Dejean, *Arcachon et ses environs*, 1867, les bains de sable

« ... l'animation qui dès le matin se montre sur le rivage. Les tentes à profils cubiques ou taillées en mitres, sont peuplées d'enfants, s'amusant aux terrassements de sable, gesticulant près de l'eau. Les promeneurs attirés par les ébats des baigneurs, par les évolutions des barques ou la brise du bassin, font une halte sur les passerelles... Les nageurs entre deux immersions se perchent sur l'avant des canots ; les teintes vives de leurs maillots clignent au soleil ; ils plongent, passent d'une barque à l'autre avec l'agilité des poissons. »

G. Cazaux, *Paysages d'Arcachon*, 1929.

I

Ce sont sans doute les nuages au-dessus du Cap Ferret qui ont amené les ombres. Il n'y avait pas de vent. La mer était calme. Le ciel bleu tournait tranquillement à l'orange. Mais il a suffi que le soleil ressorte de derrière ces quelques nuages pour que les ombres envahissent les rues. Elles se sont laissées glisser dans les rayons du soleil pour descendre dans les rues comme la pluie. La lumière, qui semblait tombée pour la nuit, s'est ravivée. Elle a marqué les angles des immeubles, la silhouette des pins. Les clients au café se sont tus pour regarder autour d'eux. Ils reprennent maintenant leur conversation. Ils doivent savoir que les ombres sont inoffensives. Elles veulent seulement jouir de ce peu de soleil que les gens leur laissent à la fin de l'été.

Nous sommes au Moulleau, une petite station balnéaire à mi-chemin entre Arcachon et la dune du Pilat. Le soleil se couche dans l'axe de la jetée et illumine la rue piétonnière qui la prolonge jusqu'aux deux cafés, l'un en face de l'autre, au carrefour avec le boulevard. Il reste quelques promeneurs, des pêcheurs au bout de la jetée, trois ou quatre tables à la terrasse de l'un des cafés. La terrasse en face est vide. La saison est terminée.

Les ombres viennent chaque année à la même époque, régulières comme les oiseaux migrateurs qui longent la côte. D'où viennent-elles et pourquoi s'arrêtent-elles ici ? Personne ne le sait. Elles aiment ce bord de mer, c'est tout. Elles attendent que les gens soient partis et elles s'installent pour l'hiver. Elles se promènent dans les rues, ou sur la plage. Elles doivent habiter les villas abandonnées ou des appartements au-dessus de la mer. Très vite, tout le monde s'habitue à leur voisinage et on ne les voit plus. La plupart sont inconsistantes, instables comme un écho ou un reflet, un bruit ou un mouvement qui rebondit non plus dans l'espace mais dans le temps. C'est un cri d'enfant sur la rue piétonnière, et quelqu'un se retourne mais il n'y a rien que les taches du soleil qui jouent sur le kiosque. Un peu plus loin, un couple d'adolescents enlacés sur un banc disparaît brusquement : le banc est vide, la rue déserte.

Le Moulleau concentre sur quelques rues des commerces dont la plupart n'ouvrent que l'été, des glaciers, des cafés, des magasins de souvenirs ou de vêtements. Il faut remonter un peu plus loin sur le boulevard pour trouver une épicerie et un bar-tabac.

Le front de mer est dominé par un hôtel du début du XXe siècle transformé en résidence. Une jetée, à gauche, avance au-dessus de l'eau. La rue piétonnière, juste en face de la jetée, conduit au boulevard, parallèle à la plage, puis s'élève doucement jusqu'au pied d'une dune assez abrupte. Des escaliers montent au milieu d'une pelouse maigre jusqu'à une grosse église. De là, nous surplombons les toits des immeubles regroupés autour du carrefour. Après, ce sont des rues désertes l'hiver qui

errent entre des villas fermées. Ce soir, il y a encore des gens au café, et quelques silhouettes sur la jetée. Le Bassin d'Arcachon, un gros oeil tourné vers le haut, s'efforce sans mouvement de prendre la couleur du ciel, ce bleu qui vire à l'orange. Le Cap Ferret en face de nous en est le sourcil, épais et vert comme les pins. Le soleil se couche sur l'océan, de l'autre côté. Il ne reste au bout de la jetée qu'une demi orange rougeâtre. Le ciel s'assombrit insensiblement. A la terrasse du café, on s'attarde.

Brusquement, le gros 4x4 noir des Feltram débouche sur le boulevard. Il ralentit pour traverser la rue piétonnière, puis repart en vrombissant. Il poursuit son chemin, avec le même bruit, jusqu'à la sortie du Moulleau. Là, deux lumières rouges s'allument à l'arrière du véhicule, qui freine et tourne à droite. La rue descend vers la plage. Le 4x4 prend à gauche une avenue plus large bordée de chaque côté par de grandes villas au milieu de jardins bien entretenus. Nous le suivons. Bertrand roule doucement. Il s'arrête devant un portail ouvert. Il s'y engage lentement. Le gravier de l'allée crisse sous les pneus. Bertrand s'arrête devant le perron, où les attend un homme en bleu de travail délavé. Il était assis sur les marches. Il vient de se lever. Il faut une seconde à Bertrand pour reconnaître M. Ramos. Il a vieilli bien sûr. Il travaillait déjà pour les Feltram du temps des parents.

Bertrand sort de la voiture, puis Sylvie, sa femme, qui regarde autour d'elle un peu étourdie par le voyage. Philippe se contente d'ouvrir la porte arrière. Il attend que son frère soit entré dans la maison.

Bertrand parle avec le jardinier, tout en s'étirant, les deux mains appuyées sur les reins. Il dépasse l'autre

d'une tête mais ne prend pas la peine de se pencher. Il a pris de l'embonpoint récemment, du ventre et des épaules plus rondes. Sylvie est jolie, blonde, les cheveux très courts. Elle monte les quelques marches du perron. Comme la porte est grande ouverte, elle entre dans le vestibule, puis le salon, une immense pièce au plafond si haut qu'il fait penser à la nef d'une église. Trois portes-fenêtres allongées, un peu en retrait pour former une sorte d'alcôve arrondie, à l'endroit où se trouverait le chœur de l'église, ouvrent sur la plage et la mer grise. La côte en face est une bande sombre où commencent à s'allumer de petites lumières. Le soleil a disparu et une clarté irréaliste, qui ne vient de nulle part, traîne encore au-dessus de l'eau. Les murs de la pièce sont blancs. Il y a peu de meubles, une armoire, une table près des portes-fenêtres, un canapé, une table basse, des tapis pendus au mur. Un poêle dépasse de la cheminée. On y a allumé du feu. L'air est resté froid et humide. Sylvie entend les pas de Bertrand derrière elle. Elle se tourne vers lui :

– « C'est magnifique. »

Bertrand ne répond rien. Il observe ce bras de mer enfermé entre la plage et le Cap Ferret, une étendue plate interrompue seulement par les bouées blanches où s'accrochent les bateaux l'été. L'eau parfaitement étale blanchit lentement, comme si elle rejetait dans l'air une lumière emmagasinée dans la journée, afin de se faire plus noire pour la nuit. Puis Philippe entre, une valise dans chaque main.

– « Pose-les là, lui dit Bertrand, on les montera plus tard. »

Philippe ne ressemble pas à son frère. Il est plus petit, plus maigre, la peau très brune, des cheveux un peu longs et des yeux verts qui semblent absents parce qu'ils sont trop clairs. Les yeux de Bertrand sont noirs, si sombres que l'on n'en distingue pas la pupille. Les deux frères partagent le même air absent, bien que pour des raisons opposées. On dirait qu'ils ne voient pas ce qu'ils regardent, ou qu'ils voient autre chose, ce qu'ils ont dans la tête.

Philippe pose les valises et ressort. Sylvie trouve naturellement le chemin de la cuisine, à gauche du salon. M. Ramos leur a laissé de quoi dîner. Bertrand reste immobile un instant puis se dirige vers un placard creusé dans le mur, sur la droite. Il prend des verres et une bouteille de porto qui a passé plusieurs années dans l'humidité et dont la couleur est maintenant inégale.

Bertrand est debout devant la fenêtre et fixe les lumières oranges du Cap Ferret, avec, un instant, l'impression bizarre que ses propres yeux ne sont que d'autres lumières posées sur la côte et immobiles comme celles d'en face. Il ne bouge pas. Il attend que cela passe. C'est le milieu de la nuit, ces heures où l'on perd toute volonté et où l'on attend simplement que la nuit, qui semble pourtant interminable, passe.

La nuit claire traverse les vitres et vient dessiner le contour des meubles dans la pièce derrière lui. Dehors, il y a la silhouette d'un tamarin, un tronc noueux surmonté d'une sorte de chevelure, qui se dessine nettement sur la droite au milieu d'une étroite pelouse. Ensuite, la plage s'est changée en une étendue grise, bosselée mais insubstantielle, qui descend jusqu'au bord du vide. Après la ligne scintillante de l'écume, les bulles ternes des bouées, un noir absolu s'étend jusqu'aux lumières de l'autre côté. Au-dessus, le ciel semble presque laiteux. De ce vide, sort néanmoins un bruit régulier et irritant. C'est le bruit des vagues qui empêche Bertrand de dormir.

Ramos leur avait laissé un poulet rôti, des chips et une assiette de charcuterie. Philippe, comme cela lui arrive

de temps en temps, a décidé ce soir qu'il était végétarien. Il les a donc regardés manger en prenant quelques chips. Sylvie se resservait du vin sous l'oeil impassible de Philippe, qui ne buvait que de l'eau. C'est ce qui a commencé à agacer Bertrand, sans qu'il sache si cette colère absurde se dirigeait contre Philippe ou contre Sylvie. Il a fini par se lever pour ranger la cuisine. A la fin du dîner, Sylvie, qui avait beaucoup bu, voulait sortir. Bertrand a refusé. Philippe est monté se coucher. Ils ont pris un cognac devant le poêle. Sylvie ne semblait pas s'apercevoir du mécontentement de Bertrand, ce qui contribuait encore à irriter celui-ci. A leur tour, ils sont montés.

La villa est construite autour de l'immense salon, qui occupe toute la hauteur du rez-de-chaussée et du premier étage. Le salon est encadré par deux ailes, qui comportent chacune quatre pièces, deux au rez-de-chaussée, deux au premier étage. Un escalier monte au fond du salon et débouche, au-dessus de vestibule, sur un palier en forme de U, qui dessert les quatre chambres du premier étage. Sylvie et Bertrand se sont installés sur le côté gauche face à la mer, au-dessus de la cuisine. C'était déjà la chambre des parents Feltram. Philippe dort au grenier, une très grande pièce, que les deux frères partageaient du temps des parents. Bertrand lui a proposé de prendre une des chambres innocupées. Mais Philippe a préféré rester au grenier, comme un enfant en effet.

Sylvie, bien entendu, s'est endormie tout de suite. Elle s'est mise à ronfler doucement. Pour ne pas l'entendre, Bertrand a commencé à écouter le bruit des vagues, qui l'a bercé au début. Puis il a essayé de penser à autre chose

mais le bruit des vagues ne cessait pas un même grondement, léger, revenant inlassablement. Alors il s'est relevé, il est passé dans l'autre pièce au-dessus du jardin. De là, il a suivi le U du palier pour visiter, sans y penser, une chambre après l'autre, et finalement s'arrêter dans ce qui est maintenant son bureau, au rez-de-chaussée, en face de la cuisine. C'est de cette fenêtre qu'il regarde la mer en songeant qu'il devrait plutôt s'installer côté jardin, dans la pièce qui prolonge la chambre, par exemple.

Bertrand n'avait aucune raison de faire le tour de la villa à cette heure de la nuit. Il n'en avait pas non plus envie. Mais la villa lui donnait l'impression d'être encore inhabitée, comme elle l'avait été pendant ces huit années. Le mobilier dans les chambres qu'ils n'utilisent pas est même resté sous housse – une habitude que Ramos a conservée du temps des parents. Bertrand pouvait croire inspecter ces pièces dans leur solitude, leur abandon, et surprendre les choses comme elles sont quand personne ne les regarde.

En réalité, c'est cette immobilité qui a d'abord mis Bertrand mal à l'aise, avant même le dîner, au moment où il entrait dans le salon, un peu après Sylvie, pour être accueilli par cette mer, derrière les portes-fenêtres, grise et plate jusqu'au Cap Ferret. Cette mer, il l'a contemplée sans la voir durant d'innombrables dîners avec les parents et Philippe, des dîners ennuyeux, qui n'en finissaient pas. Bertrand machinalement regardait la mer. Et, ce soir, il l'a retrouvée comme si la durée s'était effacée ou ne comptait plus : une eau immobile dans le temps comme dans l'espace, une eau indifférente au temps et aux affaires humaines. Oui, c'est ce qui a frappé Ber-

trand, le vide de la mer. Ni marque du temps, ni sentiment, ni aucune chose, il ne restait rien à la surface de la mer que le vide, comme un abîme étendu à l'horizontal.

Bertrand repasse dans le salon. Les cigarettes de Sylvie sont sur la table. Il en prend une, avec le briquet qui est dans le paquet, et sort par l'une des portes-fenêtres. Il marche le long de la courte allée, jusqu'à la barrière qui sépare le jardin de la plage. Il y a un peu de vent. Il hésite, puis descend dans le sable, qui est froid sous les pieds. La mer est restée noire, avec les mêmes lumières au loin. Mais Bertrand sent maintenant l'énorme masse de la côte s'élever derrière lui et onduler sous le ciel nuageux jusqu'à la dune du Pilat. Les murs blancs de la villa dessinent un grand rectangle scintillant. La lune doit être quelque part sur la gauche, au-dessus des arbres. A droite, les lumières de la jetée du Moulleau s'avancent vers le large. Au bruit des vagues se mêlent une multitude de craquements, le grondement d'une voiture au loin puis le cri d'un oiseau nocturne. La mer dégage une odeur indéfinissable. Bertrand allume sa cigarette. Sans vraiment se l'avouer, il a peur, peur de la nuit, des craquements derrière lui et de la mer à ses pieds. Il fume sa cigarette et remonte se coucher.

3

Le sable scintille au soleil. Le ciel est parfaitement bleu. Le soleil flotte au-dessus des Passes qui ouvrent le Bassin sur l'océan. Il se reflète sur l'eau en une multitude d'éclats que découpent de petites vagues inégales. Ailleurs, la mer bleue a pris une certaine pâleur. La côte en face est faite de deux lignes parallèles. L'une, juste au-dessus de l'eau, est une plage, jaune et déserte. L'autre, sous le ciel, est du vert un peu sombre des pins. Le phare du Cap Ferret dresse au-dessus ses rayures rouges et blanches. Le soleil est un peu trop bas et déjà jaune, comme la plage qui serait blanche un jour d'été et écrasée par la chaleur du début d'après-midi.

Il n'y a personne aujourd'hui sous les fenêtres de la villa, que Sylvie étendue sur le sable. Elle prend le soleil avec application, persuadée qu'il suffirait de quelques jours de pluie pour chasser ce qu'il reste de l'été. Le soleil se reflète sur son ventre et le dessus de ses cuisses d'un éclat comparable à celui qu'il produit sur les vagues.

Philippe traverse un sable sec et chaud pour s'asseoir à côté de Sylvie. Il est en maillot, une serviette sur l'épaule. Arrivé à sa hauteur, debout au-dessus du corps allongé,